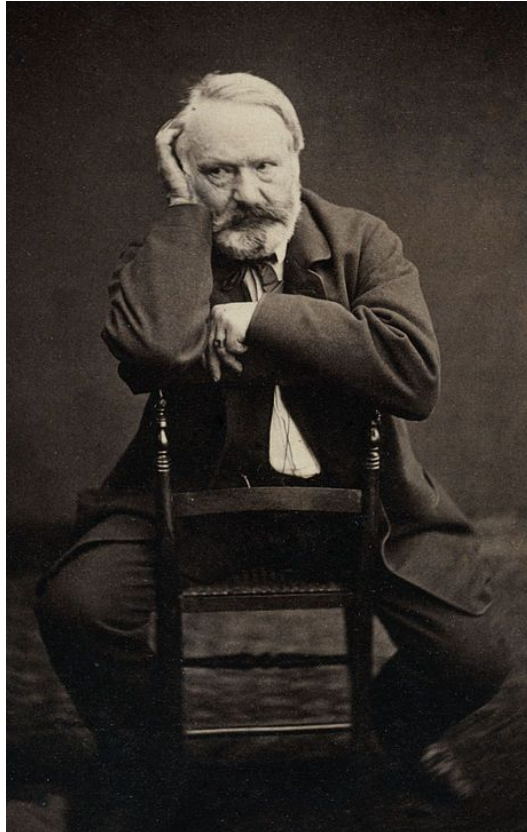


VICTOR HUGO, lequel ?



Pièce littéraire et musicale
Conception et écriture
Philippe Murgier

Créée au château de Lacarelle
le dimanche 15 août 2021

La pièce fut écrite et créée avec un accompagnement musical à l'orgue
Pour des raisons pratiques elle fut rejouée avec un accompagnement musical au piano
Enfin dans sa version en tournée elle est régulièrement accompagnée au violoncelle
Le manuscrit ci-joint fait mention des œuvres choisies par le violoncelliste Christophe Beau

Légende graphique :

Voix-off & sons enregistrés et diffusés dans la salle

Musique / les titres sont des propositions à la discrétion du musicien.

-----PROLOGUE-----

Le pianiste ou violoncelliste entre dans le noir pendant le prologue et s'assied devant son instrument.

1 - Voix-off de Victor Hugo

(voix d'outre-tombe s'adressant au public)

Orage, foudre.

Mais oui ! vous le savez que Waterloo est une « morne plaine », que « je suis tombé par terre, c'est la faute à Voltaire », que « l'œil était dans la tombe et regardait Caïn », « que s'il n'en reste qu'un je serai celui-là », « et qu'en littérature le plus sûr moyen d'avoir raison, c'est d'être mort... »

Orage et pluie qui s'enchainent avec :

Diffusion des mesures 11,12,13 du Concerto pour orgue de Poulenc.

La femme d'aujourd'hui entre sur les dernières mesures.

La femme d'aujourd'hui

Bonsoir à toutes et tous, cher public et fidèles
Pour célébrer ensemble : Victor Hugo, lequel ?

Emporté, inspiré, par les milliers de vers
Qu'il a lus et appris, d'aucuns sont légendaires,
Mon zélé partenaire a écrit mes répliques,
Tout en alexandrins. Un élan mimétique...

Il a nommé mon rôle : - la femme d'aujourd'hui -
Une guide attentive entre vous tous et lui.

Il a sollicité l'ami violoncelliste
Talentueux chambriste concoctant son programme
Afin de vous offrir quelque repos à l'âme
Entre les sombres doutes d'un convaincu déiste.

Victor Hugo lequel ? le poète, l'orateur ?
Le dramaturge ? Le romancier dessinateur ?
Le royaliste entérinant la République ?
Quoi qu'il en fût, toujours sincère, toujours laïc.

Engagements, colères, fatalité, génie
Sa vie, ses choix, ses mots, sont une symphonie
Qui fit chanter son siècle, qui déranga beaucoup
Força les libertés et brisa des tabous.

En soixante-dix minutes il est vain de tout dire.
Il fallut donc trancher, il fallut se maudire,
Car quand l'œuvre est si vaste l'estocade est cruelle
Et la question demeure, Victor Hugo, lequel ?

Victor Hugo entre, la femme d'aujourd'hui en prend acte.

Laissons donc la réponse au poète, aux amours
A ses colères, aux drames, aux passionnés discours,
Aux sonnets, aux tirades, aux odes, aux madrigaux,
Pour un vibrant moment avec Victor Hugo.

-----VICTOR HUGO, LE POÈTE-----

Victor Hugo

Elle me dit : « Quelque chose
Me tourmente. » Et j'aperçus
Son cou de neige, et, dessus,
Un petit insecte rose.

J'aurais dû – mais, sage ou fou,
A seize ans, on est farouche, -
Voir le baiser sur sa bouche
Plus que l'insecte à son cou.

On eût dit un coquillage ;
Dos rose et taché de noir.
Les fauvettes pour nous voir
Se penchaient dans le feuillage.

Sa bouche fraîche était là :
Je me courbai sur la belle,
Et je pris la coccinelle ;
Mais le baiser s'envola.

« Fils, apprends comme on me nomme »,
Dit l'insecte du ciel bleu,
« Les bêtes sont au bon Dieu ;
Mais la bêtise est à l'homme. »

Il souffle sur sa main, la coccinelle s'envole.

Hans Werner Henze / Sérénade / 30''

La femme d'aujourd'hui

Victor, l'amour et ses prouesses ! Un seul chapitre
Serait trop abrégé ; ou avec des sous-titres...
Toujours sincère, fidèle à l'infidélité,
Possessif et jaloux, jusqu'à la cruauté.
A qui donc sont écrites ces belles repentances ?
A Juliette, à Céline, Albertine ou Constance ?

Victor Hugo

Amour ! — Loi, — dit Jésus. — Mystère, — dit Platon.

2 - Liszt / rêve d'amour

Musique / Liszt et violoncelle en Play back sur le piano 1' 30''

Sait-on quel fil nous lie au firmament ? Sait-on
Ce que les mains de Dieu dans l'immensité sèment ?
Est-on maître d'aimer ? pourquoi deux êtres s'aiment ?

Demande à l'eau qui court, demande à l'air qui fuit,
Au moucheron qui vole à la flamme la nuit,
Au rayon d'or qui veut baiser la grappe mûre !
Demande à ce qui chante, appelle, attend, murmure !
Demande aux nids profonds qu'avril met en émoi
Le cœur éperdu crie : — Est-ce que je sais, moi ?
Cette femme a passé : je suis fou. C'est l'histoire.
Ses cheveux étaient blonds, sa prunelle était noire ;
En plein midi, joyeuse, une fleur au corset,
Illumination du jour, elle passait ;
Elle allait, la charmante, et riait, la superbe ;
Ses petits pieds semblaient chuchoter avec l'herbe ;
Un oiseau bleu volait dans l'air, et me parla ;
Et comment voulez-vous que j'échappe à cela ?

Fin musique

La femme d'aujourd'hui

La vie amoureuse de l'homme que nous absoudrons,
Débute en sa passion pour Adèle Foucher.
Il lui jure qu'il sera son "*esclave dévoué*".
Elle lui donne cinq enfants, et quatre survivront.

Hélas douze ans plus tard, la trop charmante Adèle
Cède aux déclarations enflammées de Sainte-Beuve.
Se faire voler sa femme n'est pas une idée neuve,
Surtout lorsque l'amant est un ami fidèle.

Hugo y trouve-t-il le parfait alibi
Un soir, dans un théâtre, entre onze heure et minuit,
Pour tomber amoureux de Juliette Drouet ?
C'est juste une hypothèse pour un mari trompé,
Qui va très ardemment honorer sa Juliette,
Sans abdiquer jamais pour aucune coquette.

Musique en sourdine sur le poème / Corelli / Grave.

Victor Hugo

Elle me dit un soir en souriant :
- Ami, pourquoi contemplez-vous sans cesse
Le jour qui fuit, ou l'ombre qui s'abaisse,
Ou l'astre d'or qui monte à l'orient ?

Que font vos yeux là-haut ? je les réclame.
Quittez le ciel ; regardez dans mon âme !
Dans ce ciel vaste, ombre où vous vous plaisez,
Où vos regards démesurés vont lire,

Qu'apprendrez-vous qui vaille mon sourire ?
Qu'apprendras-tu qui vaille nos baisers ?
Oh ! de mon cœur lève les chastes voiles.
Si tu savais comme il est plein d'étoiles

C'est beau de voir un astre s'allumer.
Le monde est plein de merveilleuses choses.

Douce est l'aurore et douces sont les roses.
Rien n'est si doux que le charme d'aimer !
La clarté vraie et la meilleure flamme,
C'est le rayon qui va de l'âme à l'âme !

Fin musique

La femme d'aujourd'hui

De l'âme de Victor à l'âme de Juliette,
Ce rayon soutiendra cinquante ans de tempêtes.
Elle le suit en exil dans son île à Jersey,
Mais il en est chassé. Le suit à Guernesey.

Accepte le chassé-croisé avec Adèle,
Une épouse légère mais une mère modèle.
Et malgré son amour et malgré sa constance
L'adorable Juliette a de la concurrence.

Victor consigne ses succès sur un carnet,
En latin, crypté, caché dans son cabinet.
Il dispute à son fils une charmante Alice,
Se fait surprendre un beau matin par la police.

Flagrant délit ! Quelle image pour un pair de France !
Et pour notre poète, un scandale, une offense.
Mais elle ne décourage en rien le séducteur
Qui note en son journal, comme un triomphateur :

"C'est fatigant de faire l'amour trois fois par jour". (dit en chœur avec le poète)

Et le reste du temps que fait-il ? Il parcourt
L'histoire de notre humanité, pour se nourrir
Des grands mythes et des légendes, lit tout Shakespeare,
Écrit vingt livres de poèmes et douze pièces,
Neuf romans, mille lettres, trois placets aux altesses.
Il invoque, il supplie, il dénonce, il emporte
Avec ses mots qui fouettent, avec ses mots qui portent.

Victor Hugo

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdîtes ;
Tout, la haine et le deuil ! Et ne m'objectez pas
Que vos amis sont sûrs Et que vous parlez bas...
Écoutez bien ceci : tête-à-tête, en pantoufle,
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,
Vous dites à l'oreille du plus mystérieux
De vos amis de cœur ou si vous aimez mieux,
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,
Un mot désagréable à quelque individu.
Ce mot - que vous croyez qu'on n'a pas entendu,
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre -
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre ;
Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin ;
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,
De bons souliers ferrés, un passeport en règle ;

Au besoin, il prendrait des ailes, comme l'aigle !
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera ;
Il suit le quai, franchit la place, et cætera
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
Et va, tout à travers un dédale de rues,
Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.
Il sait le numéro, l'étage ; il a la clé,
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,
Entre, arrive et railleur, regardant l'homme en face
dit : " Me voilà ! Je sors de la bouche d'un tel."
Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

Boccherini / Menuet + Glissandos dissonants / 20''.

La femme d'aujourd'hui

A parcourir son œuvre on est déconcerté
Par ce déchainement d'énergie, à tout âge.
Il est sur tous les fronts, et sur tous il s'engage.
Le monde ne cessant de le solliciter,
Il est dans ses combats si souvent héroïques
L'agitateur constant du mouvement romantique.

Victor Hugo (*en grande agitation il arpente la scène de cour à jardin.*)

Il faut que le poète, épris d'ombre et d'azur,
Esprit doux et splendide, au rayonnement pur,
Qui marche devant tous, éclairant ceux qui doutent,
Chanteur mystérieux qu'en tressaillant écoutent
Les femmes, les songeurs, les sages, les amants,
Deviennent formidables à de certains moments.

Il faut que le poète, aux semences fécondes,
Soit comme ces forêts vertes, fraîches, profondes,
Pleines de chants, amour du vent et du rayon,
Charmantes, où soudain l'on rencontre un lion.

*Saint- Saëns / Final du Carnaval des animaux / 10''
Fin musique.*

La femme d'aujourd'hui

« ... où soudain l'on rencontre un lion... »

Ce lion inopiné, terrifiant, prédateur,
Est-ce la misère sociale, l'océan fossoyeur ?
Hugo toujours défend, c'est son rôle d'écrivain
La justice, la veuve, l'ouvrier, le marin.

Victor Hugo

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis ?

Combien ont disparu, dure et triste fortune,
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfoui ?

Combien de patrons morts avec leurs équipages ?
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée,
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

Bach / Sarabande de la 5^o Suite / 1' 30''

La femme d'aujourd'hui

Victor Hugo, lequel ? Celui qui croit en Dieu,
Qui des milliers de fois évoque en vain les cieux,
Posant mille questions au divin créateur ?
Faisant tourner les tables et leurs esprits frappeurs ?
Ou l'ardent voltairien, raillant les confessions,
Et refusant en bloc toutes les religions ?

Victor Hugo

Dieu ! J'ai dit Dieu. Pourquoi ? Qui le voit ? Qui le prouve ?
C'est le vivant qu'on cherche et le cercueil qu'on trouve.
Qui donc peut adorer ? qui donc peut affirmer ?
Dès qu'on croit ouvrir l'être, on le sent se fermer.

Dieu ! cri sans but peut-être, un nom vide et terrible !
Souhait que fait l'esprit devant l'inaccessible !
Moi, j'attends. Qui va naître ? Est-ce l'aube, ou le soir ?
Un de mes yeux est foi ; mais l'autre est désespoir.

Destin, lugubre assaut !
Ô vivants, serions-nous l'objet d'une dispute ?
L'un veut-il notre gloire, et l'autre notre chute ?
Combien sont-ils là-haut ?

Aveugle qui croit lire et fou qui croit savoir !
Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.

La femme d'aujourd'hui

Déjà le doute en lui, mais la fatalité,
S'abat sur le grand homme pour ne le plus quitter.

3 - Victor Hugo. Voix-off

Je suis lorsque je pense, un poète, un esprit,
Mais sitôt que je souffre, hélas ! je suis un homme.

La femme d'aujourd'hui

Mille huit cent quarante-trois, plus jamais de vraie joie.
Sa fille Léopoldine, sa fille chérie, se noie,
Avec son époux, dans la Seine, à Villequier.
C'était un bon nageur, il n'a pu la sauver.
Il s'est laissé mourir avec sa bien-aimée.
Le triste père lit la nouvelle abominable,
Sur le journal, dans un café, entre deux tables.
La mort de Léopoldine inspire au poète
Ces vers si bouleversants que nous plaçons en tête.

4 - Glas de la cathédrale de Bayeux + poème

Victor Hugo, *part dans la salle les mains derrière le dos.*

Voix-off. On lit sur les lèvres du père en deuil le texte murmuré.

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Le glas s'achève.

Ernest Block / Prière / 45''

Victor Hugo, *allant à sa table de travail*

Quelle est la fin de tout ? la vie, ou bien la tombe ?
Est-ce l'onde où l'on flotte ? est-ce l'ombre où l'on tombe ?
De tant de pas croisés quel est le but lointain ?
Le berceau contient-il l'homme ou bien le destin ?
Sommes-nous ici-bas, dans nos maux, dans nos joies,
Des rois prédestinés ou de fatales proies ?
Ô Seigneur, dites-nous, dites-nous, ô Dieu fort,
Si vous n'avez créé l'homme que pour le sort ?
Si déjà le calvaire est caché dans la crèche ?
Et si les nids soyeux, dorés par l'aube fraîche,
Où la plume naissante éclot parmi des fleurs,
Sont faits pour les oiseaux ou pour les oiseleurs ?

La femme d'aujourd'hui

Puisqu'il lui faut survivre à la fatalité
Hugo se réfugie dans les mythes bibliques.
La Légende des siècles. Son projet poétique :

Peindre à grands traits l'épopée de l'Humanité.
Écoutons cette fuite éperdue de Caïn,
Poignante repentance du coupable assassin.

Leitmotiv inquiétant sur chaque vers qui évoque l'œil de Jéhovah.

Victor Hugo

Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.

Il réveilla ses fils, dormants, sa femme lasse
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.

.....
Et Caïn dit « Cet œil me regarde toujours ! »
Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »

.....
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;

Et lui restait lugubre et hagard. « Ô mon père !
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : » Non, il est toujours là. »

Alors il dit : « je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit « C'est bien ! »

Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Musique / Grande transition / Bach / Prélude de la 2^e Suite en ré mineur / 3'30''

-----VICTOR HUGO, LE MONARCHISTE REPUBLICAIN -----

La femme d'aujourd'hui

En quittant le poète pour le tribun nous quittons les vers pour la prose.

Victor Hugo, lequel ? A l'orée du XIX^e siècle, installé bien à droite, bonapartiste, légitimiste, ami et parfois confident du roi Louis-Philippe, il nous quitte 80 ans plus tard en incarnant la plus pure des gauches républicaines.

Dans l'introduction qui ouvre *les Rayons et les Ombres*, il affirme la mission sociale du poète, de « l'artiste civilisateur », il est le prêtre de l'idéal qui doit faire passer l'humanité des ténèbres à la lumière. Dans une lettre ouverte aux délégués des 36 000 communes de France, il écrit :

Victor Hugo *écrivait* :

« Tournez-vous vers les hommes éclairés, ils savent ce qu'il faut à la France. C'est de lumière que l'ordre est fait. La paix est une clarté. Les penseurs sont plus utiles que les soldats ; par l'épée on discipline, mais par l'idée on civilise. Quelqu'un est plus grand que Thémistocle, c'est Socrate ; quelqu'un est plus grand que César, c'est Virgile ; quelqu'un est plus grand que Napoléon, c'est Voltaire. »

La femme d'aujourd'hui

Chacun aura compris : « c'est Hugo. »

Il pensait que sa notoriété de poète et de romancier lui ouvrirait sans trop de démarches politiciennes les portes de l'Élysée. Pendant trente ans il a rêvé d'être président de la République. Mais dans les salons et les gazettes on sourit. Ses ennemis affirment que ses discours ne contiennent que des figures de rhétorique, des métaphores grandioses, des effets calculés, de la poésie, du lyrisme, mais une absence complète de déductions logiques.

On connaît ce mot cruel de Cocteau : « Victor Hugo était un fou qui se prenait pour Victor Hugo. » C'est que, dès 1845, nommé pair de France par Louis-Philippe, il découvre et éprouve ses talents d'orateur. Et son premier grand combat, si audacieux et novateur, si fou pour l'époque, il le mène en 1848 à la tribune de la Convention.

5 - Voix-off / . La parole est à Monsieur Victor Hugo. (*Applaudissements dans l'hémicycle*)

Victor Hugo (*il vient au pupitre de la femme d'aujourd'hui, son discours à la main*)

Messieurs, je regrette que cette question, la première de toutes peut-être, arrive au milieu de vos délibérations presque à l'improviste, et surprenne les orateurs non préparés. Nous avons pensé que, par respect pour la question même et par respect pour cette assemblée, il fallait ne rien laisser au hasard de la parole ; c'est pourquoi j'ai écrit ce que j'ai à vous dire ; peu de mots, mais ils partiront du sentiment d'une conviction profonde et ancienne.

Vous venez de consacrer l'inviolabilité du domicile, nous vous demandons de consacrer une inviolabilité plus haute et plus sainte encore, l'inviolabilité de la vie humaine.

Messieurs, une constitution, et surtout une constitution faite par la France et pour la France, est nécessairement un pas dans la civilisation. Sinon, elle n'est rien.

6 – applaudissements

Eh bien, songez-y, qu'est-ce que la peine de mort ? La peine de mort est le signe spécial et éternel de la barbarie. Le dix-huitième siècle, c'est là une partie de sa gloire, a aboli la torture ; le dix-neuvième siècle abolira la peine de mort.

7 – quelques applaudissements Vous ne l'abolirez peut-être pas aujourd'hui ; Mais n'en doutez pas, demain vous l'abolirez, ou vos successeurs l'aboliront.

8 – quelques applaudissements Je suis monté à cette tribune pour vous dire un seul mot, un mot décisif selon moi ; vous tenez à l'exemple. Pourquoi ? Pour ce qu'il enseigne. Que voulez-vous enseigner avec votre exemple ? Qu'il ne faut pas tuer. Et comment enseignez-vous qu'il ne faut pas tuer ?

voix à gauche « en tuant ! ». (Hugo tend le bras à son collègue et approuve sa réponse)

En France, l'exemple se cache à demi. En Amérique, il se cache tout à fait. De deux choses l'une : ou l'exemple donné par la peine de mort est moral, ou il est immoral. S'il est moral, pourquoi le cachez-vous ? S'il est immoral, pourquoi le faites-vous ?

9 – applaudissements Pour que l'exemple soit l'exemple, il faut qu'il soit grand ; s'il est petit, il ne fait pas frémir, il fait vomir... Dans le premier article de la constitution que vous votez, vous venez de consacrer la première pensée du peuple, vous avez renversé le trône. Maintenant consacrez l'autre, renversez l'échafaud.

Je vote l'abolition pure, simple et définitive de la peine de mort.

10 - (Applaudissements à gauche. Protestations à droite.)

La femme d'aujourd'hui

Abolition refusée par une écrasante majorité ; notre poète était vraiment trop en avance puisque la République Française devra attendre 133 ans après ce réquisitoire pour obtenir un vote favorable contre la peine de mort.

Musique / Dominique Lemaître / Plus Haut / 42''.

La femme d'aujourd'hui

Victor Hugo, lequel ? Le visionnaire.

Le visionnaire qui envisage un canal au Panama ; qui propose une Union Européenne à monnaie unique ; qui en appelle au creusement d'un tunnel tubulaire sous la Manche et un autre sous le Mont Blanc ; qui plaide pour une Société des Nations ; qui prédit que l'inévitable abolition de l'esclavage aux États-Unis passera par une guerre civile entre les états du nord et ceux du sud ; qui dénonce le fanatisme religieux en général et l'antisémitisme en particulier ; le visionnaire contestataire et militant.

11 – (tambours) 12''

La femme d'aujourd'hui

2 décembre 1852, coup d'État de Napoléon III qui dissout la deuxième République et se proclame empereur des Français. Victor Hugo, au prix d'un vertueux et interminable exil, dix-neuf ans, « il restera proscrit, voulant resté debout », devient l'adversaire le plus véhément de « Napoléon le Petit » et de son Second Empire liberticide.

Victor Hugo (il écrit)

« Louis Bonaparte est un homme de moyenne taille, froid, pâle, lent, qui a l'air de n'être pas tout à fait réveillé. [...] Il a la moustache épaisse et l'œil éteint. [...] C'est un personnage vulgaire, puéril, théâtral et vain. [...]

Il aime la gloriole, le pompon, l'aigrette, la broderie, les paillettes [...] les grands mots, les grands titres, ce qui brille, toutes les verroteries du pouvoir...

En sa qualité de parent de la bataille d'Austerlitz, il s'habille en général. Cet homme ment comme les autres hommes respirent... Son gouvernement, je le caractérise d'un mot : la police partout, la justice nulle part. L'histoire a pour égout des temps comme les nôtres. Quand la liberté rentrera en France, je rentrerai.»

La femme d'aujourd'hui

Victor Hugo, lequel ?

Le sauveur de Notre-Dame. Toujours en avance sur son temps il dénonce les démolitions du Paris historique. Dès l'époque classique le gothique n'étant plus du tout à la mode, Notre-Dame a commencé à se dégrader. En 1830 elle était dans un état désastreux et sa démolition envisagée. Oui, mesdames et messieurs, les édiles parisiens projetaient de la détruire.

C'est alors que Victor Hugo écrit *Notre-Dame de Paris*, en fait le personnage principal de son roman, dont la popularité va raviver l'intérêt du public et celui des élus. Avec son premier grand succès littéraire, qui deviendra planétaire, Victor Hugo a sauvé Notre-Dame.

A la troisième ligne du roman on est attiré par ce mot écrit en caractère majuscule grec : Ἀνάγκη (*ananqué*), que Hugo traduit par FATALITE. Des fatalités qui vont bâtir les 59 chapitres de cette saga.

Trois personnages principaux : une jeune et superbe gitane, Esméralda, chante et danse sur le parvis de Notre Dame en 1482. Elle envoûte, par la beauté de sa voix et de son corps, deux personnages qui n'ont pas le droit de l'aimer : l'archidiacre de la cathédrale, Claude Frollo, et le sonneur de cloches, un pauvre monstre sourd et bossu, Quasimodo. C'est à partir de ces deux fatalités que se construit tout le drame.

Nous ouvrons le livre V où l'auteur nous conte comment Esméralda, recevant les derniers sacrements sur le parvis de Notre Dame, avant sa pendaison place de Grève, est enlevée par Quasimodo.

Victor Hugo

Personne n'avait encore remarqué, dans la galerie des statues des rois, sculptés immédiatement au-dessus des ogives du portail, un spectateur étrange qui avait tout examiné jusqu'alors avec une telle impassibilité, avec un cou si tendu, avec un visage si difforme, que sans son accoutrement mi-parti rouge et violet, on eût pu le prendre pour un de ces monstres de pierre par la gueule desquels se dégorgeaient depuis six cents ans les longues gouttières de la cathédrale.

Ce spectateur n'avait rien perdu de ce qui s'était parié depuis midi devant le portail de Notre-Dame. Et dès les premiers instants, sans que personne songeât à l'observer, il avait fortement attaché à l'une des colonnettes de la galerie une grosse corde à nœuds, dont le bout allait traîner en bas sur le perron. Cela fait, il s'était mis à regarder tranquillement, et à siffler de temps en temps quand un merle passait devant lui.

Tout à coup, il enjamba la balustrade de la galerie, saisit la corde des pieds, des genoux et des mains, puis on le vit couler sur la façade, comme une goutte de pluie qui glisse le long d'une vitre, courir vers les deux bourreaux avec la vitesse d'un chat tombé d'un toit, les terrasser sous deux poings énormes, enlever l'égyptienne d'une main, comme un enfant sa poupée, et d'un seul élan rebondir jusque dans l'église, en élevant la jeune fille au-dessus de sa tête, et en criant d'une voix formidable : – Asile !

Cela se fit avec une telle rapidité que si c'eût été la nuit, on eût pu tout voir à la lumière d'un seul éclair.

Asile ! Asile ! répéta la foule ; et dix mille battements de mains firent étinceler de joie et de fierté l'œil unique de Quasimodo.

Cette secousse fit revenir à elle la condamnée. Elle souleva sa paupière, regarda Quasimodo, puis la referma subitement, comme épouvantée de son sauveur.

Charmolue resta stupéfait, et les bourreaux, et toute l'escorte. En effet, dans l'enceinte de Notre-Dame, la condamnée était inviolable. La cathédrale était un lieu de refuge. Toute justice humaine expirait sur le seuil.

Quasimodo s'était arrêté sous le grand portail. Ses larges pieds semblaient aussi solides sur le pavé de l'église que les lourds piliers romans...

Il tenait la jeune fille toute palpitante suspendue à ses mains calleuses comme une draperie blanche ; mais il la portait avec tant de précaution qu'il paraissait craindre de la briser ou de la faner. On eût dit qu'il sentait que c'était une chose délicate, exquise et précieuse, faite pour d'autres mains que les siennes. Par moments, il avait l'air de n'oser la toucher, même du souffle. Puis, tout à coup, il la serrait avec étreinte dans ses bras, sur sa poitrine anguleuse, comme son bien, comme son trésor, comme eût fait la mère de cette enfant ; son œil de gnome, abaissé sur elle, l'inondait de tendresse, de douleur et de pitié, et se relevait subitement plein d'éclairs. Alors les femmes riaient et pleuraient, la foule trépignait d'enthousiasme, car en ce moment-là Quasimodo avait vraiment sa beauté. Il était beau, lui, cet orphelin, cet enfant trouvé, ce rebut, il se sentait auguste et fort, il regardait en face cette société dont il était banni, et dans laquelle il intervenait si puissamment, cette justice humaine à laquelle il avait arraché sa proie, tous ces tigres forcés de mâcher à vide, ces sbires, ces juges, ces bourreaux, toute cette force du roi qu'il venait de briser, lui infime, avec la force de Dieu.

Tuilage / Impro / harmoniques

Et puis c'était une chose touchante que cette protection tombée d'un être si difforme sur un être si malheureux, qu'une condamnée à mort sauvée par Quasimodo. C'étaient les deux misères extrêmes de la nature et de la société qui se touchaient et qui s'entraidaient.

Fin du tuilage (environ 30 '')

La femme d'aujourd'hui

Victor Hugo, lequel ?

L'auteur du roman le plus lu, le plus adapté, le plus filmé, le plus dansé, le plus chanté, mais aussi le plus controversé, le plus critiqué, même par ses amis : Les Misérables. Un roman qui dérange beaucoup les bourgeois et les catholiques de l'époque, pour lequel l'auteur a entendu sous ses fenêtres : « à mort Victor Hugo ! ».

Encore un choix douloureux, parmi tous ces personnages si célèbres : Jean Valjean, Fantine, Cosette, Javert, Gavroche, personnage que l'auteur a si magnifiquement croqué.

Enfant parisien, vivant dans la misère, abandonné dans la rue par ses parents, pourtant resté joyeux, Gavroche incarne la lutte révolutionnaire pour la liberté. A lui seul, il symbolise le peuple réprimé par la monarchie... L'action du Livre I / chapitre XV se passe lors de la fatale insurrection de juin 1848, la plus grande guerre des rues qu'ait vue l'histoire.

Victor Hugo

A force d'aller en avant, Gavroche parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent. Si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'affût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

- Fichtre ! dit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts. Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier. Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue. Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

Premières notes de la chanson de J.M. Schönberg

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
On est bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

*Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarade du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette. Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Musique de la chanson

*Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...*

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

Musique de la chanson

La femme d'aujourd'hui

*Il est tombé par terre, c'est la faute à Voltaire
Le nez dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau
Si tu n'es pas notaire, c'est la faute à Voltaire
Tu es petit oiseau, c'est la faute à Rousseau*

Tous :

*Il est tombé par terre, c'est la faute à Voltaire
Le nez dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau
Si tu n'es pas notaire, c'est la faute à Voltaire
Tu es petit oiseau, c'est la faute à Rousseau
Tu es petit oiseau, c'est la faute à Rousseau*

La faute à Voltaire – Les misérables (Houblil/Schönberg/Transcr. S. Hummel)

Je suis tom-bé par-terre, c'est la faute à Vol-taire, le
nez dans le ruis-seau, c'est la faute à Rou-sseau, je ne suis pas no-taire, c'est
la faute à Vol-taire, je suis pe-tit oi-seau, c'est la faute à Rou-sseau. Je
suis tom-bé sur terre en-fan-Dieu ne sait pas com-ment, je
n'ai ni père ni mère qui m'è-com-ptaient leur en-fant, j'en
suis fait une fa-mille a-vec ceux qui n'en ont pas, je
veux drilles en gau-nilles a-vec un cœur gros comme ça.

1

-----VICTOR HUGO le DRAMATURGE-----

La femme d'aujourd'hui

Enfin, Victor Hugo, lequel ?

Celui qui nous est le plus cher, à nous autres comédiens, le dramaturge.

Si Hernani eut son heure de gloire et reste dans les mémoires par sa fameuse bataille, qui dura quand même quatre mois tous les soirs au Théâtre Français, Ruy Blas est sans aucun doute sa plus grande pièce.

Nous sommes en Espagne autour de 1670, sous le règne de Charles II.

Faiblesse du roi, cupidité et arrogance de la noblesse, souffrances du peuple impuissant, autant d'éléments qui entrent en résonance avec l'Histoire du XIX^e siècle français.

Alors, l'intrigue : Don Salluste, personnage arrogant et brutal, ministre du roi d'Espagne, a engrossé une dame de compagnie de la reine, laquelle lui donne le choix, ou épouser la dame ou s'exiler. Salluste choisit l'exil mais jure de se venger. Ne parvenant pas à corrompre son cousin, Don César de Bazan, il le fait disparaître et introduit à la cour, sous son nom, l'un de ses laquais, Ruy Blas, dont il a surpris le secret : Ruy Blas est amoureux de la reine.

Il construit alors un scénario diabolique. Il fait endosser à son valet le costume et l'identité de son cousin. Ainsi nommé, Ruy Blas, approche la reine, une jeune allemande prisonnière de l'étiquette despotique espagnole, fort malheureuse avec son très vieux mari Charles II. Elle tombe amoureuse de Ruy Blas qu'elle croit être Don César de Bazan et le nomme premier ministre.

Au troisième acte de la pièce, Ruy Blas assiste derrière un rideau, à la surenchère de ces Grands d'Espagne se partageant les bénéfices des impôts. Ce soir, messieurs, vous allez être pour quelques minutes les conseillers de Castille, les conseillers corrompus du roi Charles II. Et vous serez les accusés de Ruy Blas dont la fameuse tirade « bon appétit, messieurs ! » ne fait pas moins de cent vers. Bon courage !

12 - Dialogue diffusé dans la salle.

COVADENGA

Messieurs les conseillers de Castille, il importe,
Afin qu'aucun de nous de sa sphère ne sorte,
De bien régler nos droits et de faire nos parts.
Le revenu d'Espagne en cent mains est épars.
Camporeal perçoit l'impôt des huit mille hommes,
L'almojarifazgo, le sel, mille autres sommes,
Le quint du cent de l'or, de l'ambre et du jayet ;
à Montazgo.

Vous qui me regardez de cet œil inquiet,
Vous avez à vous seul, grâce à votre manège,
L'impôt sur l'arsenic et le droit sur la neige ;
La dîme de la mer, le plomb, le bois de rose ! ...
— Moi, je n'ai rien, messieurs. Rendez-moi quelque chose !

LE COMTE DE CAMPOREAL, éclatant de rire.

Oh ! Le vieux diable ! Il prend les profits les plus clairs.
Excepté l'Inde, il a les îles des deux mers.

COVADENGA, s'échauffant.

Moi, je n'ai rien !

LE MARQUIS DE PRIEGO, riant.

Il a les nègres ! Je devrais
Me plaindre bien plutôt. Il me faut les forêts !

COVADENGA, au marquis de Priego.

Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres !

Victor Hugo - RUY BLAS

Bon appétit ! messieurs ! - Ô ministres intègres !
Conseillers vertueux ! Voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison !
Donc vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure,
L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure !
Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts
Que remplir votre poche et vous enfuir après !
Soyez flétris, devant votre pays qui tombe,
Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe !
— Mais voyez, regardez, ayez quelque pudeur.
L'Espagne et sa vertu, l'Espagne et sa grandeur,

Tout s'en va. — Nous avons, depuis Philippe Quatre,
 Perdu le Portugal, le Brésil, sans combattre ;
 En Alsace Brisach, Steinfort en Luxembourg ;
 et toute la Comté jusqu'au dernier faubourg ;
 Le Roussillon, Ormuz, Goa, cinq mille lieues
 De côte, et Pernambouc, et les Montagnes Bleues !
 Mais voyez. — Du ponant jusques à l'orient,
 L'Europe, qui vous hait, vous regarde en riant.
 Comme si votre roi n'était plus qu'un fantôme,
 La Hollande et l'Anglais partagent ce royaume ;
 Rome vous trompe ; il faut ne risquer qu'à demi
 Une armée en Piémont, quoique pays ami ;
 La Savoie et son duc sont pleins de précipices ;
 La France pour vous prendre, attend des jours propices ;
 L'Autriche aussi vous guette. — Et l'infant bavarois
 Se meurt, vous le savez. — Quant à vos vice-rois,
 Médina, fou d'amour, emplit Naples d'esclandres,
 Vaudémont vend Milan, Leganez perd les Flandres.
 Quel remède à cela ? — L'état est indigent ;
 L'état est épuisé de troupes et d'argent ;
 Nous avons sur la mer, où Dieu met ses colères,
 Perdu trois cents vaisseaux, sans compter les galères !
 Et vous osez ! ... — Messieurs, en vingt ans, songez-y,
 Le peuple, — j'en ai fait le compte, et c'est ainsi ! —
 Portant sa charge énorme et sous laquelle il ploie,
 Pour vous, pour vos plaisirs, pour vos filles de joie,
 Le peuple misérable et qu'on pressure encor,
 A sué quatre cent trente millions d'or !
 Et ce n'est pas assez ! Et vous voulez, mes maîtres ! ... —
 Ah ! j'ai honte pour vous ! — Au dedans, routiers, reîtres,
 Vont battant le pays et brûlant la moisson.
 L'escopette est braquée au coin de tout buisson.
 Comme si c'était peu de la guerre des princes,
 Guerre entre les couvents, guerre entre les provinces,
 Tous voulant dévorer leur voisin éperdu,
 Morsures d'affamés sur un vaisseau perdu !
 Notre église en ruine est pleine de couleuvres ;
 L'herbe y croît. Quant aux grands, des aïeux, mais pas d'œuvres.
 Tout se fait par intrigue et rien par loyauté.
 L'Espagne est un égout où vient l'impureté
 De toute nation. — Tout seigneur à ses gages
 A cent coupe-jarrets qui parlent cent langages.
 Génois, Sardes, Flamands, Babel est dans Madrid.
 L'alguaquil, dur au pauvre, au riche s'attendrit.
 La nuit on assassine et chacun crie : à l'aide !
 — Hier on m'a volé, moi, près du pont de Tolède ! —
 La moitié de Madrid pille l'autre moitié.
 Tous les juges vendus ; pas un soldat payé.
 Anciens vainqueurs du monde, Espagnols que nous sommes
 Quelle armée avons-nous ? À peine six mille hommes.
 Qui vont pieds nus. Des gueux, des juifs, des montagnards,
 S'habillant d'une loque et s'armant de poignards.
 Aussi d'un régiment toute bande se double.
 Sitôt que la nuit tombe, il est une heure trouble

Où le soldat douteux se transforme en larron.
Matalobos a plus de troupes qu'un baron.
Un voleur fait chez lui la guerre au roi d'Espagne.
Hélas ! Les paysans qui sont dans la campagne
Insultent en passant la voiture du roi ;
Et lui, votre seigneur, plein de deuil et d'effroi,
Seul, dans l'Escorial, avec les morts qu'il foule,
Courbe son front pensif sur qui l'empire croule !
— Voilà ! — L'Europe, hélas ! écrase du talon
Ce pays qui fut pourpre et n'est plus que haillon !
L'État s'est ruiné dans ce siècle funeste,
Et vous vous disputez à qui prendra le reste !
Ce grand peuple espagnol aux membres énervés,
Qui s'est couché dans l'ombre et sur qui vous vivez,
Expire dans cet antre où son sort se termine,
Triste comme un lion mangé par la vermine !
— Charles-Quint, dans ces temps d'opprobre et de terreur,
Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur ?
Oh ! Lève-toi ! Viens voir ! — Les bons font place aux pires.
Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,
Penche... Il nous faut ton bras ! Au secours, Charles-Quint !
Car l'Espagne se meurt, car l'Espagne s'éteint !
Ton globe, qui brillait dans ta droite profonde,
Soleil éblouissant qui faisait croire au monde
Que le jour désormais se levait à Madrid,
Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amoindrit,
Lune aux trois quarts rongée et qui décroît encore,
Et que d'un autre peuple effacera l'aurore !
Hélas ! Ton héritage est en proie aux vendeurs.
Tes rayons, ils en font des piastres ! Tes splendeurs,
On les souille ! — ô géant ! Se peut-il que tu dormes ? —
On vend ton sceptre au poids ! Un tas de nains difformes
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi ;
Et l'aigle impérial, qui, jadis, sous ta loi,
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme !

La femme d'aujourd'hui

La Reine, qui a tout entendu, admirant l'éloquence et la détermination de son premier ministre, fait une déclaration d'amour à l'homme qu'elle croit toujours être Don César de Bazan.

Mais au 5^{ème} acte, prise au piège d'une diabolique machination, elle sera surprise par Salluste dans l'appartement de Ruy Blas. Elle n'a d'autre choix que de signer son abdication.

Au moment où par amour, elle prend la plume, Ruy Blas s'écrie (*la phrase est dite par le comédien*) : « ne signez pas madame, je m'appelle Ruy Blas et je suis un laquais ». Pour la sauver du déshonneur il se jette sur Salluste, seul témoin, s'empare de son épée et le tue.

La reine refusant de pardonner et le crime et le mensonge, Ruy Blas s'empoisonne et meurt dans les bras de sa bien-aimée... qui lui crie son pardon, trop tard.

Zoltan Kodaly / sonate / 2^o mouvement / extrait / 1' 20''

La femme d'aujourd'hui

Victor Hugo, lequel ?

Nous répondrons, tous. Et ce sont tous les Victor Hugo que deux millions de parisiens et de représentants de la planète ont accompagné le 1er juin 1885, de sa demeure parisienne, au 124 d'une avenue qui portait déjà son nom, jusqu'au Panthéon. Écoutons ses derniers mots, écrits de sa main, trois jours avant sa mort.

Victor Hugo (*écrivain*)

« Je donne cinquante mille francs aux pauvres, je désire être porté au cimetière dans leur corbillard, je refuse l'oraison de toutes les Églises, je demande une prière à toutes les âmes, je crois en Dieu. »

La femme d'aujourd'hui

Si le titan des lettres entretenait avec Dieu une intime complicité, si, en moraliste, il entendait bien "parler à Jésus comme à Socrate", Victor Hugo a bien mérité sa place au panthéon des saints laïcs. Gloire à lui !

Merci à vous !

FIN